

Lecture analytique de l'incipit du roman Le Rouge et le Noir de Stendhal.

Un fils et son père.

### **Objectifs.**

- Montrer que *Le Rouge et le Noir*, publié en 1830, illustre la définition inscrite en exergue du chapitre 13 du livre I : « Un roman, c'est un miroir qu'on promène le long d'un chemin ».
- Repérer que l'intrigue de ce roman est intégrée dans l'histoire contemporaine.
- Étudier un extrait essentiel dans l'économie du roman et revoir les fonctions d'un incipit.
- Montrer que Stendhal construit son œuvre comme un tout cohérent, avec un incipit qui détermine le destin du personnage principal.
- Analyser les procédés par lesquels l'auteur rend cette présentation particulièrement efficace et suscite l'empathie des lecteurs pour Julien Sorel.

### **PRESENTATION DU PASSAGE.**

Alors que le début du XIXe siècle est dominé par le mouvement romantique, Stendhal prend ses distances avec la confession autobiographique pour créer une fresque historique et sociale de son temps. *Le Rouge et le Noir*, publié en 1830, illustre la définition inscrite en exergue du chapitre 13 du livre I : « Un roman, c'est un miroir qu'on promène le long d'un chemin ». Stendhal y situe son intrigue dans l'histoire contemporaine. La chute de Napoléon ayant enseveli l'espoir de réussir par les armes, Julien Sorel, dix-neuf ans au début du roman, doit se tourner vers les ordres pour espérer s'extraire de sa condition de fils de charpentier. À Verrières, petite ville de Franche-Comté où il a grandi, il s'introduira dans la bourgeoisie en devenant précepteur des enfants du maire, puis après avoir fréquenté le séminaire de Besançon fera son entrée dans l'aristocratie parisienne. L'extrait que nous étudions complète et achève l'*incipit* du roman. Il succède à une présentation de Verrières et introduit le personnage principal, Julien Sorel, après plusieurs conversations qui l'ont déjà évoqué puisque le maire de la ville souhaite l'engager comme précepteur pour ses enfants. Le lecteur connaît donc de lui ses origines modestes et ses qualités intellectuelles. Cet extrait confirme ces deux points. Nous analyserons comment ce passage introduit le personnage principal et mesurerons le rôle déterminant de cette présentation pour la suite du roman. Ainsi, nous verrons dans un premier temps que cette scène efficace permet de situer Julien dans son milieu social et familial. Nous montrerons ensuite que son portrait est porteur d'indices qui permettront d'expliquer son parcours dans la suite du roman.

### **I Présentation d'un personnage dans son milieu.**

#### **a) Focalisation sur un personnage principal décrit dans son cadre social et familial.**

La première phrase introduit le personnage par son prénom, Julien, ce qui contribue à l'individualiser, contrairement à ses frères uniquement désignés par le terme générique « fils aînés » à la ligne suivante ; cette précision informe le lecteur de la place de cadet occupée par Julien dans la fratrie. La scène est subordonnée au champ de vision du père Sorel, comme l'indique le verbe de perception « il ne vit que » (l. 2). Ce point de vue permet au lecteur de parcourir des yeux la scierie et de croiser les frères de Julien, absorbés dans leur tâche colossale. Ce plan d'ensemble se réduit

lorsque le père entre dans le hangar (l. 6), et « aperç[oit] » (l. 7) enfin Julien. Ce rétrécissement du champ de vision jusqu'à ce personnage objet de quête suggère l'importance de son rôle dans le roman. Le portrait physique et moral dont il est l'objet est plus détaillé que celui des frères, dont ne ressortaient que quelques traits physiques saillants. Cette présentation du personnage à travers le parcours et le regard de son père permet de le situer dans son milieu familial et social. Julien est le cadet de trois fils qui travaillent dans la scierie paternelle. Il est donc d'origine modeste, voué par naissance à une occupation manuelle qui ne semble pas l'intéresser le moins du monde.

b) Un personnage décalé qui suscite la haine de son père.

Le père et ses fils aînés sont du côté de la force physique, illustrée pour le père par sa « voix de stentor » (l. 1) ainsi que par sa démonstration de violence envers Julien, et pour les fils aînés par la puissance déployée dans leur travail à la scierie : « armés de lourdes haches » (l. 2), ils séparent des copeaux énormes » (l. 5). L'expression « espèce de géants » apposée à « fils aînés » (l. 2) confirme de façon hyperbolique et imagée la force de ces êtres qui acquièrent ainsi une dimension quasi surnaturelle. Par contraste, Julien est croqué dans une attitude passive physiquement, occupé à une activité intellectuelle : « Julien lisait » (l. 8). En cela il marque sa singularité, se distinguant de son père qui « ne s[ait] pas lire lui-même. » (l. 11). Cette habitude de lecture radicalise leur opposition, énervant le père au plus haut point, comme l'indique le terme « manie » (l. 11) aux connotations négatives, l'adjectif « odieuse » (l. 11) et l'hyperbole « Rien n'était plus antipathique au vieux Sorel » (l. 9). Dans ce milieu, la lecture est assimilée à la paresse alors que Julien entretient un lien affectif avec son livre, mis en relief dans plusieurs expressions : « larmes aux yeux » (l. 23), « son livre qu'il adorait » (l. 24), « tristement » (l. 30), « qu'il affectionnait le plus » (l. 31). En outre, Julien se distingue des autres physiquement : il est caractérisé par sa « taille mince, peu propre aux travaux de force » (l. 10), qui s'oppose à la stature impressionnante de ses frères, ce qui est souligné par cette précision du narrateur : « si différente de celle de ses aînés » où l'adjectif « différente » est accentué par l'adverbe d'intensité « si ». Une image saisissante fait sens : au moment où le père a fait basculer son fils si léger dans le vide, il lui suffit de « le ret[enir] de la main gauche » (l. 19) pour empêcher sa chute. Le réseau lexical de la brutalité parcourt les lignes 12 à 31, constitué de verbes dont le père est sujet et Julien complément : « faire voler » (l. 15), « faire perdre l'équilibre » (l. 17), « briser » (l. 18), « frapper » (l. 22), « chasser » accompagné de l'adverbe « rudement » (l. 22). Le verbe « tomber » dont Julien est sujet, est répété deux fois (l. 17 et 19) et les substantifs « force » (l. 22), « coup » répété trois fois (l. 15, 16 et 22), ainsi que l'adjectif « violent » repris deux fois (l. 15 et 16) alimentent également ce champ lexical. Le comportement du père est particulièrement dangereux, comme l'indique la précision terrifiante « [Julien] allait tomber à douze ou quinze pieds plus bas, au milieu des leviers de la machine en action, qui l'eussent brisé » : le subjonctif plus-que-parfait rejette dans l'irréel la mort près de se produire, mais on peut imaginer l'effroi de Julien, dont la survie dépend du bon vouloir et du réflexe de son père. Si le vieux Sorel est violent dans ses gestes, il l'est également par ses propos : « Eh bien, paresseux ! » (l. 20), « Descends, animal, que je te parle. » (l. 25). Ces deux apostrophes marquent une gradation dans la dépréciation : « paresseux », « animal », et la rudesse du ton est manifestée par l'interjection « Eh bien », l'exclamative ou l'impératif. Les conséquences de cette violence sur Julien sont exprimées par les participes « étourdi », « sanglant » (l. 22), le substantif « douleur » (l. 23), l'expression « les larmes aux yeux » (l. 23), l'adverbe « tristement » (l. 30). Le point de vue omniscient permet de préciser l'état d'esprit du jeune homme, malheureux « moins à cause de la douleur physique, que pour la perte de son livre qu'il adorait. » (l. 23-24). Cette précision rend compte de la double souffrance de Julien, à la fois physique et morale. Le discours indirect libre permet d'accéder à ses pensées : « Dieu sait ce qu'il va me faire ! » (l. 29) où l'exclamative et l'interjection traduisent son angoisse. Ces procédés expressifs du registre

pathétique suscitent la pitié des lecteurs, leur empathie pour ce jeune homme vivant dans un contexte familial brutal, caractérisé par le manque de compréhension.

Ainsi, nous avons vu comment cet extrait permet une présentation dynamique du personnage principal dans le cadre de son milieu familial et social. Un peu plus loin dans le roman, Julien dira de lui « Je suis une sorte d'enfant trouvé, haï de mon père, de mes frères, de toute ma famille » (p. 56). Or, c'est la conscience de cette condition qui sera déterminante pour son avenir.

## **II Un portrait déterminant pour la suite du roman.**

### **a) Un être ambivalent, entre faiblesse et force.**

Cette première apparition de Julien entraîne le lecteur à le percevoir comme une personne faible et vulnérable : il est passif, soumis aux coups et aux ordres de son père, auxquels il obéit. Le vieux Sorel en fait ce qu'il veut, le fait basculer dans le vide, le rattrape d'une main, le chasse, le pousse. La seule pensée de Julien transcrite par le narrateur est révélatrice de son angoisse : « Dieu sait ce qu'il va me faire ! » (l. 29) Réduit au silence, à aucun moment il ne prend la parole pour s'exprimer. Pourtant, cette faiblesse apparente cache une certaine force : on comprend que ce n'est pas la première fois que Julien se dérobe à la tâche qui lui incombe pour lire, ce qui entraîne la si forte explosion de colère chez son père. Le terme « manie » (l. 11) témoigne d'une habitude, de même que l'adverbe « toujours » dans cette réflexion du père : « tu liras donc toujours tes maudits livres » (l. 20). Julien ose donc ignorer l'interdiction paternelle, trouvant des stratagèmes pour assouvir son désir de lecture coûte que coûte. Cette attitude est l'indice d'un caractère passionné et d'une belle volonté. En outre, être un enfant battu et haï a sans doute paradoxalement développé en Julien une certaine force et un désir de défi vengeur ; d'ailleurs, il semble résistant à la douleur physique car ses plaies sanglantes ne lui tirent pas de larmes. S'il pleure, c'est de voir son livre disparaître dans le ruisseau. Cette sensibilité révèle sa finesse d'esprit, qui lui permettra de compenser sa faiblesse physique dans un milieu social où elle ne sera plus méprisée mais admirée. Décalé dans sa famille, Julien prend conscience de n'être pas né au bon endroit. Métaphoriquement, la position qu'il occupe « cinq ou six pieds plus haut » (l. 7) pour échapper à l'univers hostile de la scierie représente déjà l'élévation sociale à laquelle il aspire secrètement.

### **b) Le poids du mythe napoléonien.**

L'attachement de Julien au *Mémorial de Sainte-Hélène* est un indice de son admiration pour Napoléon Bonaparte, au même titre que toute une génération élevée dans le mythe napoléonien. L'empereur est pour lui un modèle : « Depuis bien des années, Julien ne passait peut-être pas une heure de sa vie sans se dire que Bonaparte, lieutenant obscur et sans fortune, s'était fait le maître du monde avec son épée » (p. 44).

Cet exemple donnera à Julien l'ambition nécessaire pour s'extraire de sa condition modeste. Quand il songe aux jolies femmes de Paris, il se demande : « pourquoi [il] ne serait pas aimé de l'une d'elles, comme Bonaparte, pauvre encore, avait été aimé de la brillante Madame de Beauharnais » (p. 44). Mais Julien est né trop tard, et se voit confronté à un vide terrible. La France de la Restauration ne laissant plus guère de possibilités d'ascension sociale aux jeunes d'origine modeste, il reste comme seule possibilité d'embrasser une carrière ecclésiastique. Dans *La Confession d'un enfant du siècle* (1836), Alfred de Musset rend compte de cette réalité par un parallélisme syntaxique et un jeu de répétitions : « Quand les enfants parlaient de gloire, on leur disait : « Faites-vous prêtres » ; d'espérance, d'amour, de force, de vie : Faites-vous prêtres » !» Le

roman de Stendhal illustre exactement cette évolution : « Quand Bonaparte fit parler de lui, la France avait peur d'être envahie ; le mérite militaire était nécessaire et à la mode. Aujourd'hui, on voit des prêtres de quarante ans avoir cent-mille francs d'appointements, c'est-à-dire trois fois autant que les fameux généraux de division de Napoléon. » Ainsi, Julien a pris sa décision : « Il faut être prêtre » (livre I, chap V, p. 44). La remarque acerbe de son père l'accusant d'aller « le soir » (ici, le déterminant défini exprime une habitude) « perdre [son] temps chez le curé » (l. 21) montre dès cet incipit que Julien a des projets, est décidé à prendre son destin en main.

### **Conclusion.**

**Bilan.** Ainsi cet extrait est essentiel, joue un rôle déterminant pour la suite du roman, assumant les fonctions traditionnellement dévolues à un *incipit* romanesque. En effet, il permet de faire connaissance avec le personnage principal de l'œuvre, pris sur le vif dans une scène qui éclaire le milieu social et familial dans lequel il a grandi et les relations qu'il entretient avec les siens. Ces précisions ne sont pas sans importance : Julien est en décalage dans sa famille et les qualités qui sont les siennes (finesse d'esprit, passion pour la lecture) soulignent également qu'il n'est pas à sa place dans un milieu social qui ne valorise pas ces qualités. Ses lectures des écrits de Napoléon Ier le confortent dans l'espoir de s'affranchir de son carcan familial et social et lui offrent un modèle d'héroïsme inspirant. Cet extrait fournit donc tous les éléments qui justifient la détermination dont Julien fera preuve dans la suite du roman.

**Ouverture.** Le jeune homme séduisant qui a réalisé ses rêves et intégré l'aristocratie parisienne dans le livre second n'a plus grand-chose à voir avec ce petit être faible et soumis de l'*incipit*. Mais le dénouement viendra rappeler qu'on n'échappe pas aussi facilement à ses origines.